

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Le bassin de Mustapha, à Alger en 1945, huile de Jean de la Hogue

N°68 - Juin 2012

Sommaire

Editorial	3
Jeanine de la Hogue	
<i>Les chemins de mémoire</i>	
La Méditerranée, magie du souvenir	7
Fernand Braudel	
<i>Écrivain public</i>	
Le rendez-vous des Pêcheurs	18
Jean Brune	
<i>Des mots pour le dire</i>	
De Bizerte la Forte à Bizerte, l'escale aux belles !	23
Annie Krieger-Krynicky	
<i>Le passé composé</i>	
Le sang du corail	29
Annie Krieger-Krynicky	
<i>Écrivain public</i>	
La pêche aux éponges	34
Myriam Harry	
<i>Des travaux et des jours</i>	
La construction du port de Casablanca	36
Marie-Claire Micouveau	
<i>Ils ont beaucoup écrit</i>	
Nouvelles aventures d'Ulysse	42
Homère	
Brèves	51
Repères bibliographiques	54
<i>Biographie</i>	
Jacques Augarde	59
Odette Goinard	
<i>Pataouète</i>	
Mare Nostrum	60
Jean Monneret	

Mémoire d'Afrique du Nord

Réalisation : Jean-Claude Krynicky et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

Editorial

Jeanine de la Hogue

Homme libre, toujours tu chériras la mer

C'est Baudelaire qui parlait ainsi de la mer. Nous avons tous connu les mers qui bordent l'Afrique du Nord mais s'il est un homme qui est incontournable, lorsqu'on évoque la Méditerranée c'est Fernand Braudel.

Nous avons eu la chance de le rencontrer et de parler avec lui de cette mer que nous chérissions comme lui. Nous avons, à l'époque, publié un texte de lui et, en hommage à sa mémoire, nous sommes heureux de le retrouver ici.

Ce numéro est consacré à la mer et la diversité des sujets abordés n'a cessé de nous surprendre.

Tout le monde le sait, il n'y a qu'une mer, la nôtre. Celle qui est là, toujours présente, disponible pour les barques des pêcheurs, pour les enfants des plages, pour les plongeurs à l'heure chaude. Toujours là, les nuits d'été, avec toutes les étincelles qu'allume la lune et qu'on aime suivre des yeux, au gré des vagues lentes jusqu'au vertige. Cette densité qu'a la mer des nuits d'été.

L'océan, bien sûr, est un mot superbe qui roule sur la langue quand on le prononce. Un désert d'eau, étrangement semblable à l'autre, celui du sable. Des vagues, lentes et lourdes comme des dunes. Mais il est souvent absent, très loin, inaccessible ! Dans le port, les bateaux sont inclinés, malades d'une ivresse sans nom, du regret de cet océan qui ne cesse d'aller et de venir, de se dérober. Quand les bateaux se redressent, portés par l'eau qui monte dans le port, l'océan est là qui les attend et les emporte. Et demain, il fuira de nouveau, prévisible et redoutable.

La mer, la nôtre, ne cesse de nous surprendre. Elle se rebiffe aussi, lasse d'être libre et calme comme un lac. Les bruits fracassants d'une mer en colère, qui cogne contre la coque du bateau comme si elle avait peur qu'on l'oublie.

Notre mer mémoire c'est celle qui garde notre enfance, notre histoire de toujours et de jamais plus.



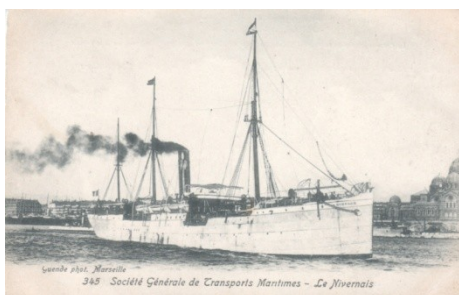
Alger : Monument des marins, Halbout



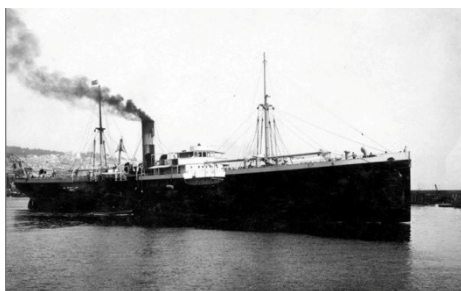
Elégance de la voilure, aquarelle de Francisque Noally



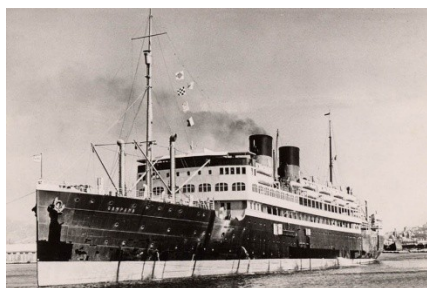
Tempête dans le port d'Alger en 1931



Le Nivernais de la SGCM



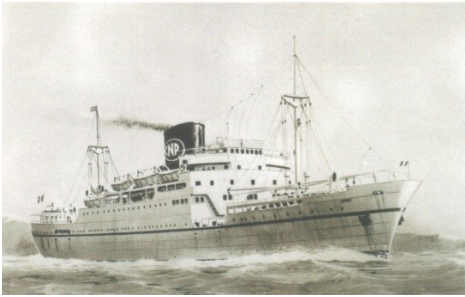
Le Sidi Aïssa



Le Campana



Au temps des longues traversées, une corvette



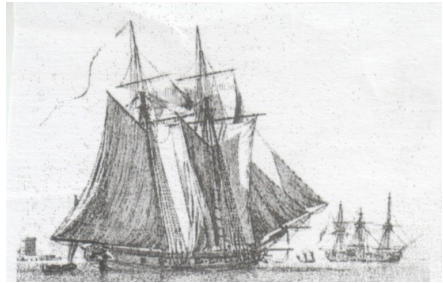
Bateau de la CNP



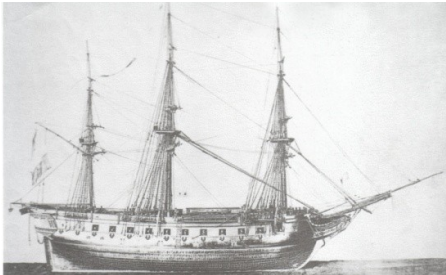
Le Timgad par grosse mer



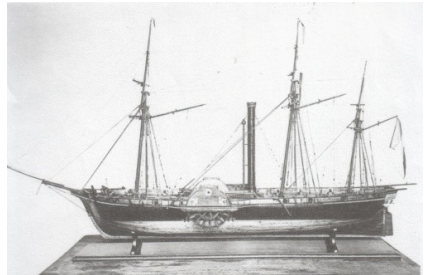
Le Biskra



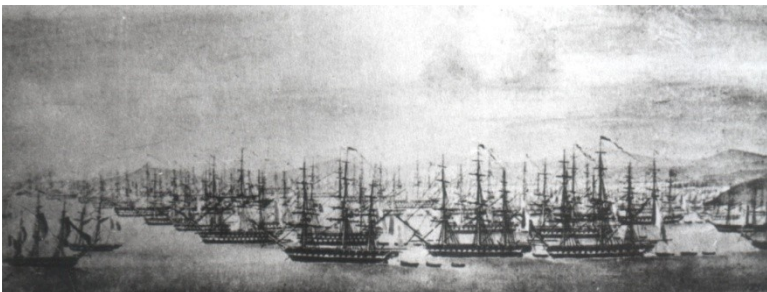
Goélette au mouillage



corvette de charge



le Sphinx



Une flotte de vaisseaux, en attente

La Méditerranée, magie du souvenir

Fernand Braudel



Né à Lunéville, en 1902, pratiquement avec le siècle, ce Lorrain, après ses études secondaires, cherche assez vite à échapper à l'autorité de son père qui voudrait le pousser vers la médecine. L'enseignement le tente plus mais il n'y a pas de poste pour lui à Bar-le-Duc. Il a tout juste vingt et un ans. On lui propose alors un poste en Algérie, à Constantine au Lycée Laveran. En 1924, il est envoyé à Alger comme professeur de rhétorique supérieure au grand lycée Bugeaud. Il y restera jusqu'en 1932 avec une interruption en 1925 et 1926 pour aller faire son service militaire en Allemagne.

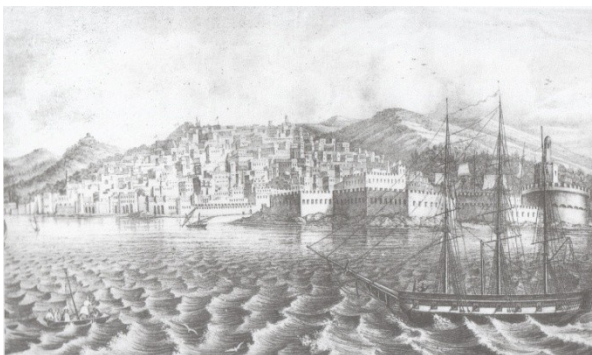
Comment devient-on Fernand Braudel, le patron de cette « nouvelle histoire » à laquelle il a su assurer une audience internationale sans précédent ? Le jeune Lorrain, agrégé dès 1923, n'avait même pas une vocation d'historien. Il lui fallut d'abord apprendre à regarder la France de loin : dix années en Algérie, trois au Brésil. Il y a gagné l'intuition de ce qu'on appellera, après 1955, le « tiers monde ».

La découverte des Annales de Lucien Febvre et Marc Bloch, des explorations neuves dans les archives, le conduiront en vingt ans (dont cinq de captivité, après juin 1940) à une thèse révolutionnaire. Délaissant *Philippe II et les chancelleries* (son sujet initial), il va écrire l'histoire de la Méditerranée comme espace, avec ses dynamiques sociales et économiques. Elle devient, grâce à lui, un personnage historique inoubliable.

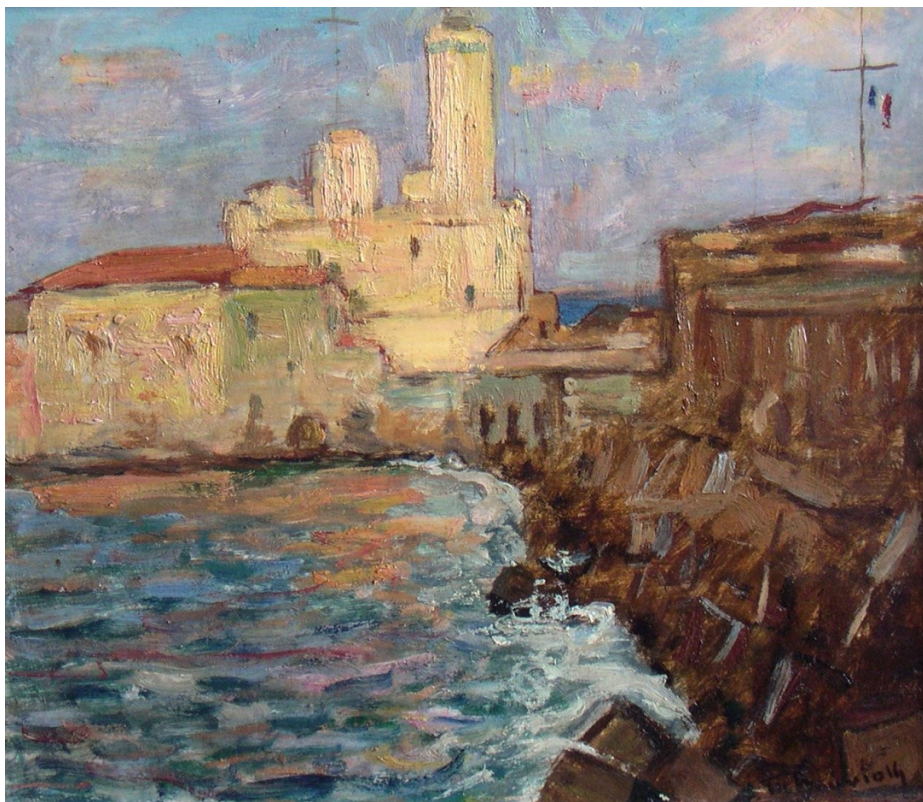
Après guerre, écarté par la Sorbonne. Braudel fait de la VIème section de l'École pratique des Hautes Études la plus grande institution des sciences humaines, dans l'hostilité d'une université qui ne voit pas venir 1968. Sa biographie conduit alors à l'histoire, jamais tentée jusqu'ici, du triomphe de la « nouvelle histoire », au cœur de la rénovation des sciences de l'homme. On y trouvera ses débats avec tous les grands historiens, mais aussi avec Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil ou Michel Foucault. Elle s'achève par le récit de l'élaboration des deux chefs-d'œuvre: *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, et *L'Identité de la France*, qui s'ouvrent sur le XXIème siècle.

Pour la première fois, en ce mois d'octobre 1923, il va donc descendre dans le Midi, en recevoir déjà les horizons inconnus et, pour la première fois aussi, voir la mer. Il retrouve en 1981 son enthousiasme d'alors dans une lettre à Bringuier.

« C'était pour moi une telle surprise! Je ne connaissais pas la mer, je vois la Méditerranée, avoue que c'est un présent des dieux ! Imagine quelqu'un comme moi qui descend pour la première fois la vallée du Rhône, qui s'arrête à Marseille, qui s'embarque sur un bateau et s'aperçoit avec plaisir qu'il a le pied marin — c'est déjà ça — et voit brusquement arriver Alger à l'horizon. {...} Alger était la plus belle ville de France après Paris, et même une ville très différente, avec, je dirais, la beauté des rues, la beauté extraordinaire des femmes. (...) Il y avait la chaleur, il y avait le vin, des poissons, tout ce que tu veux. Pour moi, j'ai commencé à vivre... »



Le port et la citadelle d'Alger 1830 par Jungman



L'amirauté d'Alger, huile de Maurice Bouviolle

Sur le plan personnel, le sentiment de renaissance s'applique aussi à sa vie privée. En septembre 1932, il épouse une jeune femme Paule Pradel qui avait été son élève en hypokhâgne et dont le père était colon à Tiaret dans l'Oranie. « *Richesse, consolation, talisman, c'est un visage qu'emplit un merveilleux sourire* ». Comme il le dit dans une page de son journal, c'est pour lui une expérience sentimentale et intellectuelle bien accordée à la Mer Intérieure qui l'occupe tant à cette époque. Il collectionne les sensations et photographie les images de la mémoire historique des archives — La vie de Braudel est si riche, si remplie, que quelques pages ne sauraient suffire. On ne peut qu'en donner une idée et susciter une recherche plus approfondie en donnant une bibliographie.

Gardons en tête cet éblouissement au sens fort. Avouons qu'il y avait de quoi parce qu'Alger, découverte de la mer, est en effet un spectacle

inoubliable, surtout sous la lumière dorée de la fin de l'été, dans la tiédeur douce de l'air. Mais alors notre jeune professeur n'a aucun élément de comparaison. Il est simplement « transporté ». Cependant, on peut comprendre le choc qu'il reçoit, débarquant dans Alger.

Et cet éblouissement n'est pas seulement celui d'un touriste. Le jeune professeur, qui va rejoindre son premier poste, ne saurait échapper à sa formation, et s'il a des yeux tout neufs, il observe aussi ces horizons, ce climat, inconnus, en géographe et en historien, et il n'est déjà plus exactement un novice en ces deux disciplines. Il dira d'emblée, dans sa préface à la première édition de *La Méditerranée*:

Je pense que la mer, telle qu'on peut la voir et l'aimer, reste le plus grand document qui soit sur sa vie passée. Si je n'ai retenu que cette leçon de l'enseignement des géographes qui furent mes maîtres en Sorbonne, je l'ai retenue avec une obstination qui donne son sens à toute mon entreprise.

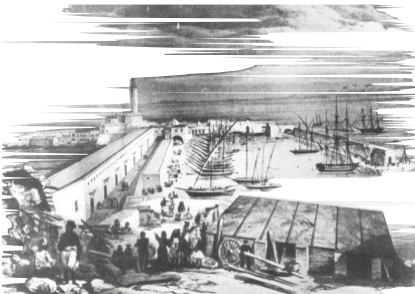
Qu'est-ce que la Méditerranée ? Mille choses à la fois. Non pas un paysage, mais d'innombrables paysages. Non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres.

Les bateaux naviguent ; les vagues répètent leur chanson ; les vigneronnes descendent des collines des *Cinque Terre*, sur la Riviera génoise ; les olives sont gaulées en Provence et en Grèce ; les pêcheurs tirent leurs filets sur la lagune immobile de Venise ou dans les canaux de Djerba; des charpentiers construisent des barques, pareilles aujourd'hui à celles d'hier... Et cette fois encore, à les regarder, nous sommes hors du temps.

Tout cela parce que la Méditerranée est un très vieux carrefour. Depuis des millénaires tout a conflué vers elle, brouillant, enrichissant son histoire: hommes, bêtes de charge, voitures, marchandises, navires, idées, religions, arts de vivre. Et même les plantes. Vous les croyez méditerranéennes. Or, à l'exception de l'olivier, de la vigne et du blé — des autochtones très tôt en place — elles sont presque toutes nées loin de la mer. Si Hérodote, le père de l'histoire, qui a vécu au V^e siècle avant notre ère, revenait, mêlé aux touristes d'aujourd'hui, il irait de surprise en surprise. Je l'imagine, écrit Lucien Febvre¹, «refaisant aujourd'hui son

¹Lucien Febvre, *Annales*, XII, 29

périple de la Méditerranée orientale. Que d'étonnements! Ces fruits d'or, dans ces arbustes vert sombre, orangers, citronniers, mandariniers, mais il n'a pas le souvenir d'en avoir vu de son vivant. Parbleu! Ce sont des Extrême-orientaux, véhiculés par les Arabes. Ces plantes bizarres aux silhouettes insolites, piquants, hampes fleuries, noms étrangers, cactus, agaves, aloès, figuiers de Barbarie — mais il n'en vit jamais de son vivant. Parbleu! Ce sont des Américains. Ces grands arbres au feuillage pâle qui, cependant, portent un nom grec, eucalyptus : oncques n'en a contemplé de pareils. Parbleu! Ce sont des Australiens. Et les cyprès, jamais non plus, ce sont des Persans. Tout ceci pour le décor. Mais, quant au moindre repas, que de surprises encore — qu'il s'agisse de la tomate cette Péruvienne; de l'aubergine, cette Indienne ; du piment, ce Guyanais ; du maïs, ce Mexicain ; du riz, ce bienfait des Arabes, pour ne pas parler du haricot, de la pomme de terre, du pêcher, montagnard chinois devenu iranien, ni du tabac. » Pourtant, tout cela est devenu le paysage même de la Méditerranée : « Une Riviera sans oranger, une Toscane sans cyprès, des éventaires sans piments... quoi de plus inconcevable, aujourd'hui, pour nous? »



Alger : la darse ancienne



**Le port et la citadelle d'Alger
avant 1830**

Et si l'on dressait le catalogue des hommes de Méditerranée, ceux nés sur ses rives ou descendant de ceux qui, au temps lointain, ont navigué sur ses eaux ou cultivé ses terres et ses champs en terrasses, puis tous les nouveaux venus qui tour à tour l'envahirent, n'aurait-on pas la même impression qu'en dressant la liste de ses plantes et de ses fruits ?

Sur une carte du monde, la Méditerranée est une simple coupure de l'écorce terrestre, un fuseau étroit, allongé, de Gibraltar jusqu'à l'isthme de Suez et à la mer Rouge. Cassures, failles, effondrements, plissements tertiaires ont créé des fosses liquides très profondes et, face à leurs abîmes, par contrecoup, d'interminables guirlandes de montagnes jeunes, très hautes, aux formes vives. Une fosse de 4 600 mètres se creuse près du cap Matapan, de quoi noyer à l'aise la plus haute cime de Grèce, les 2 985 mètres du mont Olympe.



Carte de la Méditerranée, en fuseau étroit allongé

Ces montagnes pénètrent la mer, l'étranglent parfois jusqu'à la réduire à un simple couloir d'eau salée : ainsi à Gibraltar, ainsi dans les bouches de Bonifacio, ainsi dans le détroit de Messine avec les gouffres tournoyants de Charybde et Scylla, ainsi au long des Dardanelles et du Bosphore. Ce n'est plus la mer, mais des rivières, voire de simples portes marines.

Ces portes, ces détroits et ces montagnes donnent son articulation à l'espace liquide. Elles y découpent des patries autonomes : la mer

Noire ; la mer Egée, l'Adriatique, qui a été longtemps la propriété des Vénitiens ; la beaucoup plus vaste Tyrrhénienne. Et à ce découpage de la mer en une série de bassins correspond, comme son image inversée, le découpage des terres en continents particuliers : la péninsule des Balkans, l'Asie Mineure, l'Italie, l'ensemble ibérique, l'Afrique du Nord.

En Méditerranée, le moteur des cassures, des plissements et de la juxtaposition des profondeurs marines et des cimes montagneuses, c'est une géologie bouillonnante, dont le temps n'a pas encore effacé l'œuvre et qui continue à sévir sous nos yeux. Elle explique que la mer soit semée d'îles et de péninsules, débris ou morceaux de continents engloutis les uns, émiettés les autres ; elle explique que les reliefs déchiquetés n'aient pas encore été trop touchés par l'érosion ; elle explique les tremblements de terre et le feu des volcans qui grognent souvent, s'endorment, se réveillent aussi de façon dramatique.

Voici, sentinelle au milieu de la mer, le Stromboli et ses fumées, au nord des îles Lipari. Chaque nuit, il éclaire de ses projectiles incandescents le ciel et la mer avoisinante. Voici le Vésuve, menaçant toujours bien que, depuis quelques années, il ait cessé d'élever son panache de fumée en arrière de Naples. Mais, après plusieurs siècles de semblable silence, il a bel et bien assassiné Herculaneum et Pompéi, en 79 après J.-C. Et voici le roi des usines à feu, l'Etna (3 313 m), toujours actif au-dessus de la merveilleuse plaine de Catane. L'Etna, lieu de légendes : les Cyclopes, fabricants des foudres célestes, y maniaient, dans les forges de Vulcain, leurs énormes soufflets en cuir de taureau ; le philosophe Empédocle se serait précipité dans son cratère, lequel ne rejeta, dit-on, que l'une de ses sandales. « Que de fois, s'écrie Virgile, nous avons vu l'Etna bouillonnant déborder, rouler des globes de feu et des roches en fusion. » L'histoire connaît une centaine d'éruptions de l'Etna depuis celle que signalent Pindare et Eschyle, en 475 avant notre ère.

Dans l'Égée, l'île de Santorin (l'ancienne Théra) est un cratère volcanique dont il reste seulement la moitié et que la mer a envahi lorsqu'une formidable explosion l'a coupé en deux, vers 1450 avant J.-C. D'après les experts, l'explosion aurait été quatre fois plus forte que celle qui fit éclater l'île de Krakatau, en 1883, dans le détroit de la Sonde, provoquant de fantastiques raz de marée, projetant un navire et des locomotives par-dessus des maisons de plusieurs étages et transportant, sur des centaines de kilomètres, des nuées de cendres opaques et

brûlantes. Alors, est-il absurde que des historiens croient pouvoir inscrire au nombre des méfaits de l'explosion de Santorin, la disparition brutale de la civilisation si brillante de la Crète, brusquement frappée à mort et vers la même époque ? Cette éruption de Théra a en effet enseveli la Crète sous des cendres brûlantes, que les fouilles retrouvent et qui ont longtemps interdit les cultures.

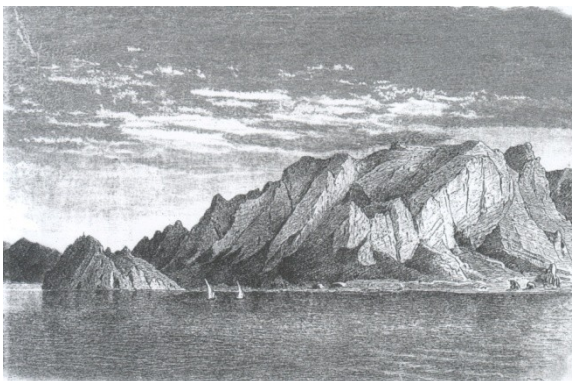
Ses nuages pestilentiels ont-ils atteint la Syrie et l'Égypte ? L'« *Exode* » parle d'une nuit terrifiante de trois jours dont les Juifs, alors prisonniers du Pharaon, profitèrent pour s'enfuir. Faut-il rattacher cet événement au volcan de Théra ?

En tout cas, de même que le volcan de l'ancienne île de Krakatau est toujours actif, bien qu'immergé, le cratère de Santorin a continué son activité. Depuis le 1er siècle avant J.-C. jusqu'à nos jours (1928), des éruptions successives ont fait surgir une série d'îles et d'îlots volcaniques dans l'eau de l'ancien cratère et la mer bouillonne aujourd'hui encore au large de Santorin, l'île aux étranges couleurs. Le feu est donc toujours allumé sous la marmite du diable.

D'ailleurs, les hommes de Méditerranée, dès leur première histoire et jusqu'à nos jours, n'ont-ils pas constamment vécu sous la menace des éruptions volcaniques et des tremblements de terre ? En Asie Mineure, dans la très ancienne ville de Çatal Hüyük, la peinture murale d'un sanctuaire daté de 6200 avant J.-C. représente, à l'arrière-plan des maisons étagées de la ville, un volcan en éruption, sans doute le Hasan Dag. Et, dans cette même Asie Mineure, les fouilles retrouvent aujourd'hui les traces de monuments apparemment détruits par des tremblements de terre et même, dans la zone la plus sujette aux séismes, le premier effort que l'on connaisse, quelque mille ans avant J.-C., d'une architecture en matériaux légers, conçue probablement pour résister à ces cataclysmes.

La géologie explique la surabondance des montagnes à travers l'espace solide de la Méditerranée. Des montagnes récentes, hautes, aux formes mouvementées, et qui, comme un squelette pierreux, trouent la peau du pays méditerranéen : les Alpes, l'Apennin, les Balkans, le Taurus, le Liban, l'Atlas, les chaînes d'Espagne, les Pyrénées, quel cortège ! Des pics abrupts, coiffés de neige des mois durant, dressés au-dessus de la mer et des plaines chaudes où fleurissent les roses et les orangers ; des pentes raides tombant souvent directement

dans l'eau. Ces paysages classiques se retrouvent d'un bout à l'autre de la Méditerranée, quasi interchangeables.



A Bougie, le cap Carbon vu de la mer, dessin de l'Archiduc de Habsbourg

Qui pourrait se flatter de reconnaître au premier coup d'œil la côte de Dalmatie, la côte de Sardaigne, ou la côte de l'Espagne méridionale au voisinage de Gibraltar ? Qui ne s'y tromperait ? Et pourtant, elles sont à des centaines de kilomètres les unes des autres.

La montagne ne borde pas toute la Méditerranée. Sur la côte nord, il y a déjà quelques interruptions : la côte du Languedoc jusqu'au delta du Rhône, ou la côte basse de la Vénétie sur l'Adriatique. Mais l'exception majeure à la règle, c'est, au sud, le long littoral inhabituellement plat, quasi aveugle, qui se déroule sur des milliers de kilomètres, du Sahel tunisien jusqu'au delta du Nil et aux montagnes du Liban. Sur ces interminables et monotones rivages, le Sahara se trouve en contact direct avec la mer Intérieure. Vues de l'avion, deux énormes surfaces planes — le désert, la mer — s'opposent bord contre bord: leurs couleurs s'affrontent, l'une qui va du bleu au violet et même au noir, l'autre du blanc à l'ocre et à l'orange.

Le désert, c'est un univers étrange qui fait déboucher sur les rives mêmes de la mer les profondeurs de l'Afrique et les turbulences de la vie nomade.

Ce sont des modes de vie qui n'ont rien à voir avec ceux des zones montagneuses. C'est une autre Méditerranée qui s'oppose à l'autre et, sans fin, réclame sa place. La nature a préparé d'avance cette dualité,

voire cette hostilité congénitale. Mais l'histoire a mélangé les ingrédients différents comme le sel et l'eau se mêlent dans la mer.

Par conséquent, l'homme d'Occident, dans le concert de la Méditerranée, ne doit pas écouter exclusivement les voix qui lui sont familières ; il y a toujours les autres voix, les étrangères, et le clavier exige les deux mains. Nature, histoire, âme changent selon que l'on se situe au nord ou au sud de la mer, selon que l'on regarde seulement dans l'une ou dans l'autre de ces directions. Vers l'Europe et ses péninsules, se dresse l'écran des montagnes. Vers le sud, si vous exceptez les djebels d'Afrique du Nord aux arbres emmêlés, c'est le désert, une mer ou pétrifiée ou sablonneuse et, derrière le Sahara, l'immensité de l'Afrique noire et, dans ses prolongements, les déserts d'Asie. Et sur ces énormes surfaces, non plus des navires ou des convois de navires, mais des caravanes chamelières, avec des milliers de bêtes porteuses de vivres ou de richesses précieuses : les épices, le poivre, les drogues, la soie, l'ivoire, la poudre d'or...

Rêvons aussi de la conquête lente, siècle après siècle, de cet espace aride où l'homme a su retrouver l'eau enfouie des profondeurs, créer des oasis, planter les palmiers aux longues racines, reconnaître des pistes et des points d'eau joignant les zones d'herbe rare où peuvent vivre ses troupes. Lente, ponctuelle, magnifique conquête!

La Méditerranée court ainsi du premier olivier atteint quand on vient du nord aux premières palmeraies compactes qui surgissent avec le désert. Pour qui «descend» du nord, le premier olivier est au rendez-vous qui suit le «verrou» de Donzère, sur le Rhône. La première palmeraie compacte surgit (il n'y a pas d'autre mot) au sud de Batna et de Timgad, lorsque vous franchissez l'Atlas saharien par la porte d'or d'El Kantara. Mais des rendez-vous de ce genre et qui, chaque fois, vous éblouissent et vous prennent le cœur, sont ménagés tout autour de la mer Intérieure. Oliviers et palmiers y montent une garde d'honneur...

OEUVRES DE FERNAND BRAUDEL

1949 *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II.*

1951 *Navires et marchandises à l'entrée du port de Livourne (1547-1611)*, en collaboration avec R. Romano

1963 *Grammaire des civilisations*

1963 *Le monde actuel* (en collaboration)

1967 *Civilisation matérielle et capitaliste*

1969 *Ecrits sur l'histoire*

1969-1979 *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècles*, 3 vol.

1977-1978 *La Méditerranée*, 2 vol.

1977-1982 *Histoire économique et sociale de la France*, 8 vol; (en collaboration avec E. Labrousse)

1982 *L'Europe*

1984 *Venise*

1984 *Le monde de Jacques Cartier*

1985 *La dynamique du capitalisme*

1986 *Identité de la France: Espace et Histoire* (posthume)

1986 *Une leçon d'Histoire* (posthume)

1987 *Identité de la France: les hommes et les choses* (posthume).

Le rendez-vous des Pêcheurs

Jean Brune



Le départ pour la pêche, dessin de Charles Brouty

La liberté est peut-être le plus précieux héritage de la Méditerranée où la civilisation a été lentement façonnée par des artisans appliqués. S'il fallait choisir un lointain symbole de notre culture, je crois qu'il faudrait réunir dans le même hommage un potier de l'archipel grec et un marin. La légende a retenu le nom du marin, parce qu'elle préfère toujours la bohème aventureuse des nomades à l'application un peu prosaïque des sédentaires. Elle nous a transmis le nom d'Ulysse. Nous ne savons pas comment s'appelait le potier. Mais peu importe, il devait réunir en un tout harmonieux la simplicité et l'intelligence, l'orgueil de son œuvre sans laquelle il n'y a pas de progrès, et la gaieté qui teinte le travail d'un reflet de facilité.

Il y a trois grandes catégories de pêcheurs: les professionnels qui jugent la pêche comme une corvée, les amateurs pour qui elle est une passion dévorante dont l'obsession occupe toutes les conversations... et les pêcheurs en retraite qui, ayant oublié les rudes exigences du métier pour ne se souvenir que de la poésie qu'il dispense, servent volontiers de trait d'union entre les amateurs et les professionnels.

De ces trois familles de pêcheurs, deux sont à peu près invisibles. Les techniciens sont à la pêche, les autres rêvent à ses fastes dans le vacarme de l'atelier ou du chantier.



Le marin et son « roseau », dessin de Charles Brouty

Ce sont les marins en retraite que l'on rencontre le plus souvent, ils sont restés fidèles à l'uniforme traditionnel des marins et à la casquette posée sur la tête comme savent seuls le faire les gens sans galons... le pull-over à col roulé, le veston de toile ou de drap bleu qui sont nés sur les rivages farouches de la Méditerranée. Ils forment un clan à part, et, fraternellement mêlés, depuis les oiseaux matelots jusqu'aux anciens patrons de pêche, ils jouent aux cartes derrière les verrières des cafés.

Ceux-ci mis à part, il est difficile de distinguer les professionnels des amateurs. C'est que la pêche, comme la peinture, est un art qui se rit de

ces classifications arbitraires. En fait, les professionnels sont simplement des hommes qui vivent de la pêche, alors que les autres se ruineraient volontiers pour elle. Mais ceci n'a aucun rapport avec le talent du pêcheur.

Si vous voulez rencontrer les professionnels il faut vous lever avant l'aube. Vous distinguerez leurs silhouettes confuses trottant au ras des murs les jours d'orage et de pluie, ou vous entendrez leurs appels étouffés avant les matins d'été.

Les Latins cachent quelque part, dans un recoin de l'hérédité, quelque chose de l'âme des pirates. Ils adorent la mer, mais ce n'est pas tellement pour s'y plonger dans un vertige d'amour partagé. Ils l'aiment avec une pointe d'égoïsme, pour les joies qu'ils peuvent tirer d'elle.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il en est partout de la même manière. La pêche est une religion latine dont les arcanes les plus secrets sont scrupuleusement respectés jusque dans les moindres criques d'Espagne, de France, d'Afrique du Nord ou d'Italie.



C'est aussi l'heure des histoires, dessin de Charles Brouty

Le pêcheur se lève le matin, bien avant le lever du jour. Pendant qu'il savoure un café, toujours noir, à petites gorgées d'oriental blasé, il entasse dans les «couffins» de palmiers tressés, la ligne, les hameçons et l'amorce aux relents de pêcherie abandonnée. Il ajoute la bouteille de vin, puis il recouvre le tout d'une serviette éponge ou d'un mouchoir colorié. Le « roseau » est accroché derrière la porte. Il le jette sur l'épaule avec le geste martial d'un héros décidé au combat.

Ce qu'il fait le long du jour, nul ne saura jamais exactement. Peut-être pêche-t-il tout simplement. Mais les gestes qu'il ébauche ne suffisent pas à convaincre. Ils évoquent assez vaguement une distraction manuelle, une occupation machinale et inoffensive, qui laisse leur liberté aux vagabondages de la pensée. L'âme du petit peuple de la Méditerranée est saturée par une sagesse millénaire. La pêche pour ces héritiers d'Ulysse, dont le costume bleu accuse le hâle... ce n'est peut-être qu'un prétexte, c'est une supercherie. Elle permet de s'abandonner aux nonchalances de la rêverie clandestine.

Encastré entre l'eau et la lumière le « pêcheur » ne pêche pas. Il rentre en communion avec la mer. S'il est assis sur un rocher, les petites vagues baignent ses chevilles libérées par le pantalon retroussé. S'il rêve sur une «pastéra» les mouvements alternés de l'eau le bercent comme un «khalief» de Byzance. Dans l'un et l'autre cas, le soleil s'efforce de déchiffrer la nature de sa coiffure invraisemblable.

Au bout de quelques heures, « le pêcheur » las de rêver, bénéficie de l'infinie générosité du soleil. L'ivresse de la chaleur et de la lumière le gagne. Il entre comme les derviches dans un paradis inconnu peuplé de reflets irisés, il s'assimile à ces vieillards qui dorment pendant toute la journée contre un mur brûlé par la réverbération du soleil, et que les musulmans appellent «des buveurs de soleil ».

L'enchantement cesse avec les ombres du crépuscule... Et le retour est soumis aux mêmes règles que le départ.

Le pêcheur entre dans un café du port. En une journée de station sur un rocher il a acquis la démarche chaloupée des gens de mer. Il pose son panier, les prises dérisoires et les restes d'amorces s'y mêlent sans qu'il soit possible de les identifier. La bouteille est vide, un petit poulpe s'y tient encore agrippé longtemps après la mort... comme un ivrogne serrerait un bec de gaz.

C'est l'heure de l'anisette dont le parfum est quintuplé quand les lèvres sont desséchées par le sel.

C'est aussi l'heure des histoires.

Personne n'y croit jamais, parce qu'elles sont arrivées à tout le monde, à Raïsville, aux deux chameaux, à Matarèse, sur les jetées du port ou le long de la plage du Jardin d'essai, où jadis s'est marié Cagayous.



Un repos bien mérité, photo de la Hogue

De Bizerte la Forte à Bizerte, l'escale aux belles !

Annie Krieger-Krynicky

«A côté de Tunis la blanche, il y a Bizerte la forte» se serait exclamé l'amiral Gervais en 1890 selon Francesco Crispi, président du conseil italien, inquiet de voir les Français devenir ainsi « avec Toulon, les maîtres absolus de la Méditerranée ». L'initiateur de la désastreuse campagne d'Abyssinie imaginait déjà « l'Angleterre menacée dans Malte et peut-être chassée d'Egypte ! » Car il se souvenait d'un vieux projet de Napoléon Bonaparte de l'envahir, par terre d'Alger, l'expédition contre le dey en 1830 aurait été ainsi sortie des cartons ! Certes le gouvernement de Jules Ferry ne se cacha pas que « pour avoir Bizerte, il fallait prendre la Tunisie».



Le port de Bizerte, huile d'Emile Milhet professeur de dessin au collège Stéphane Pichon

Sur la grande route de la mer, au débouché du Déroit de Messine, la côte n'offre aucun autre abri, du Cap Blanc au Cap Zebib, que sa rade

aussi vaste que celle de Brest, ses deux lacs réunis par un goulet étroit mais navigable, en dépit des bancs de sable. BenZert, la fille de la zerte, après une embellie due à la Pax romana, n'était devenue pourtant, au XVIème siècle, que la proie des Espagnols puis un repaire de pirates et leur port d'attache, où se déversait, à l'abri de la forteresse turque, la cargaison de captifs, promis au marché de Tunis. Elle comptait cinq bagnes et, au XVIIème siècle, deux cents chevaliers de Malte y furent emprisonnés, rançonnés ou jetés dans les eaux troubles de sa lagune de cette Venise orientale.

Elle dut une richesse plus honorable à la marée qui, à certaines saisons, déversait du lac de l'Ichkeul une pêche miraculeuse de rougets, dorades et loups. On façonnait la poutargue à partir des œufs de mulets pour le Carême des Provençaux. En 1705, après l'épidémie de peste, ses navires en ravitaillèrent la Provence affamée.

Dès la signature du traité du Bardo, la concession des pêcheries fut attribuée à des entrepreneurs, les Hersant. En échange ils s'engagèrent à creuser le chenal dont le tirant d'eau ne dépassait pas un mètre cinquante, jusqu'à près de dix mètres et à bâtir des immeubles. Des blocs de pierres titanesques furent amoncelés pour former les premières digues; le nouveau mole permettait d'abriter les navires venus chercher du charbon, à la première escale de ravitaillement, depuis l'ouverture du canal de Suez. Sur les quais s'amoncelèrent le fer, l'acier, le bois, le ciment, les huiles minérales, la pyrite et les cordages que d'antiques arabas, tirées par des mulets, transportaient à quelques kilomètres vers le nouveau complexe militaro-industriel de Ferryville. Pour lui faire place, on déracina vignobles et orangers.

Des échelles de coupé, descendaient des ingénieurs militaires, des techniciens d'autres arsenaux français, des mécaniciens et tout le personnel « rampant » qui allait travailler dans la constellation de l'aéronavale. De la base de Sidi Abdallah, montaient des fumées qui se mêlaient à la brume du lac bordé de roseaux, peuplé d'oiseaux migrants et de cygnes sauvages, surplombé par la masse noire de l'Ichkeul.

Tandis que les matelots, sac de toile à l'épaule, s'en allaient vers la base navale de Karouba dominée par le bâtiment blanc et néo-mauresque de l'Amirauté. Le soir, quand le soleil ensanglantait les monts Kebir au dessus de Bizerte la nouvelle, ils venaient, en goguette,

longer le Front de mer, sur l'Avenue de la Marne, bordée d'une triple rangée de palmiers. Leurs pompons rouges refluaient comme un champ de coquelicot, leurs cols carrés s'envolaient au souffle marin. Ils croisaient les jeunes filles, en promenade autour de la pyramide commémorative, surmontée d'un glorieux coq gaulois et ils lançaient des cocoricos pour les faire rougir. Mais la nuit appartenait aux légionnaires à l'affût d'une virée plus risquée et plus arrosée.

Les vitres du spectaculaire et nouveau Cercle nautique, bâti sur pilotis à l'avancée de la plage, s'illuminaient. Des curieux guettaient le passage tournoyant de jeunes femmes en robe d'organdi fleuri, alanguies contre le tussor blanc d'un uniforme de marin au son de la musique des équipages. Les Cuirassiers brisaient l'harmonie sensuelle et douce en tranchant le col d'une bouteille de champagne d'un seul coup de sabre. Et la mousse comme une écume, débordait des flûtes de cristal.

L'amiral et le contrôleur civil venus en voisin, se défiaient, arqués sur leurs prérogatives respectives. L'aube séparait pékins et militaires. Après leur dégagement, selon leur expression, ils rejoignaient, qui la caserne du génie, qui le quartier des cavaliers, qui la base des aviateurs et des marins ou les villas perdues dans les jardins d'hibiscus, d'acanthes et de géranium-rosat. Sur la place de l'Europe la cathédrale carillonnait ses matines.

Parmi d'autres rites attendus avec impatience, celui de l'escale de la mythique Jeanne d'Arc: les midships dévaleraient les échelles, guettés comme des proies par les petits vendeurs de cigarettes. Des voituriers les emmèneraient dans leurs corricolos, entraînés par des petits chevaux, protégés par des chapeaux de toile par une Anglaise compatissante, jusqu'au vieux port.

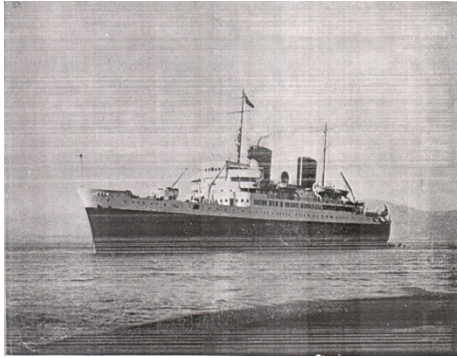
Sous le rempart crénelé datant de la domination ottomane, les Bizertins en djellabas de couleur tendre, poussaient nonchalamment des dominos en sirotant leur café boueux, bouquet de jasmin entre l'oreille et la chéchia écarlate à gland de soie noire. Les apprentis marins s'essayaient au maniement du chibouk, s'esclaffant de leur maladresse. Les balancelles venues de Djerba s'amarraient aux quais, chargées de jarres blanches et renflées, moulées chez les troglodytes de Matmata. Puis ils partiraient vers Karouba ou Ferryville pour rompre l'abstinence de leur périple.

Un soir, un immense voilier à la membrure de bois du Brésil, remonta le long chenal en direction du lac. Des marins étaient agrippés aux vergues pour le défilé. Les habitants contemplaient, médusés, cet autre navire-école, venu de Rio de Janeiro. Sur le pont, des musiciens basanés, en uniforme rouge et doré, ondulaient comme des lianes, faisant sonner leurs maracas au rythme d'une samba. Mouvement qui gagna les spectateurs. C'était plus excitant que la promenade dominicale parmi les fûts de vin qui embarqueraient pour Toulon ou Marseille, les sacs de blé ou de farine, les peausseries et les toiles de jute qui attendaient les dockers.

Car Bizerte, si elle méritait de porter, gravée sur son écusson, une antique trirème phénicienne, avait raté son entrée comme port de commerce. Certes elle offrit abri et protection à l'armée serbe, harcelée en 1916, et y soigna ses blessés; en 1921 elle recueillit l'armée du général blanc Wrangel.

Mais, aux parades succédaient les dépôts de gerbe au monument aux morts, les marches militaires, les revues des trois armes, chaque régiment à son pas et avec sa fanfare, le bouc aux cornes dorées pour les tirailleurs marocains et tunisiens, les goumiers en djellaba rayée et turban, poussant de petits cris aigus et féroces. Des coups de sirène péremptoires prévenaient du passage d'un navire de guerre et le bac qui reliait les deux rives du chenal, restait blotti contre un quai avec son chargement d'arabas, de mulets ou de chevaux, de voitures et de passagers, moins curieux qu'impatients ou devenus résignés et blasés, secoués par les lames déchaînées par l'étrave de l'impérieux bâtiment .

Mais à la fin d'octobre 1936, un immense et somptueux paquebot accosta: le nouveau fleuron de la Compagnie Générale Transatlantique, le Ville d'Oran, en voyage inaugural. Et les Bizertins en virent descendre, au lieu des compagnies de marsouins ou de tirailleurs, voire de cuirassiers, un escadron de reines de beauté! *La Revue Tunisienne illustrée*, titra le lendemain: « Le beau voyage des belles Misses », s'extasiant pompeusement « sur ces messagères de beauté et d'élégance, choisies par leurs pays respectifs pour les représenter dans un tournoi d'où devait sortir Miss Europe».



Le paquebot Ville d'Oran de la Compagnie Générale Transatlantique

Pour se faire couronner en Afrique «elles avaient franchi la Méditerranée, en un temps record de vingt heures et débarquèrent, jeunes souveraines, fraîches comme les fruits et les fleurs» que les notables leur offrirent. Un cortège de voitures les mena jusqu'à Ferryville où l'on suppose que l'enthousiasme des militaires dût être à son comble ! Ensuite on les mena vers les sables d'or de la Corniche, puis vers Sousse, Sfax, Kairouan et Hammamet. Elles durent gravir la colline de Sidi-Bou-Saïd entre les murs chaulés, recouverts de bougainvillée cramoisi, pour s'affronter enfin au Théâtre Municipal de Tunis au délicieux écrin tarabiscoté.

Le journaliste espérait qu'elles se feraient les ambassadrices d'un « pays unique au monde, à la mer moirée et violette engoncée dans le cadre harmonieux des montagnes et des collines. »

C'était le temps où la Tunisie s'ouvrait au grand tourisme et les gazettes publiaient des offres alléchantes aux jeunes mariés pour leur voyage de noce, à effectuer dans les trente jours de l'union et preuves à l'appui !

VOYAGES DE NOCES EN TUNISIE

À toutes les époques de l'année et quelle que soit leur destination, les jeunes mariés effectuant leur voyage de nocces en Tunisie, bénéficient de réductions importantes. 25% sur les tarifs des Compagnies de Navigation reliant la France à la Tunisie. 62,50% sur les croisières forcé de la Régence de Tunis.

Ces billets valables un mois sont délivrés sur le simple présentation dans les 30 jours qui précèdent la célébration du mariage, d'un passe-ports officielle établie et visée par une autorité française. Chaque des conjoints devra être porteur d'un passe-ports d'identité avec photographies.

Les mariés, avant de partir, peuvent pour les voyages de nocces effectuer un séjour en Algérie. Les jeunes mariés peuvent, à leur destination, continuer ou terminer leur voyage par la colonie voisine.

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER

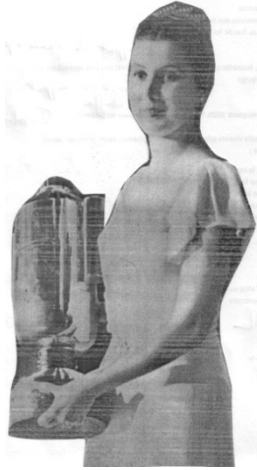
nos Agences de Voyages
à l'Office de la Tunisie
9, Rue des Provençaux
à Paris (17^e)
Palais de Commerce
à Lyon.
10, Rue Colbert
à Marseille.

à l'Office Tunisie de Standardisation,
100, Boulevard Bab-
el-Djebel, Tunis.

à la Fédération de
EBRI de Tunisie,
1, Avenue de Carthage
à Tunis.

**Réclame pour les
voyages de noce**

La collection de la Revue étant incomplète, il n'a pas été possible de savoir le nom de Miss Europe 1936. Miss Italie, revanche du méfiant chancelier Crispi, Miss Espagne, reconquête de Charles- Quint, Miss Grande- Bretagne ou Miss France? Miss ?



Miss Europe

Le sang du corail

Annie Krieger-Krynicky

Un monopole de la pêche au corail sur les côtes algéro-tunisiennes âprement convoité.

La France obtint ce privilège grâce à un renversement d'alliances qui surprit et scandalisa l'Europe à plus d'un titre: François Ier devint l'allié du sultan de Turquie, Soliman afin de prendre à revers la puissance hégémonique et menaçante de l'Empire des Habsbourg.

En remerciement de son soutien contre Charles-Quint, le sultan lui fit envoyer par son corsaire Barberousse, roi d'Alger et amiral de sa flotte, le présent d'un lion et les Français qui avaient été capturés par ses pirates.

En 1534, Soliman prévint le roi de France de la prise de Tunis par Barberousse et une délégation d'Ottomans fut reçue en grande pompe à la Cour de France. Cette politique permit à Marseille de reprendre une place de premier rang dans le commerce du Levant et eut pour effet l'octroi d'avantages pour la pêche au corail.

Celle-ci était l'apanage de la République de Pise depuis 1117. Le sang pétrifié de la Gorgone, décapitée par Persée, était aussi recherché que l'or; déjà apprécié par les Romains, remède contre les hémorragies au Moyen-âge, corne contre le mauvais œil pour tous les Méditerranéens et faisant partie des sept joyaux du Bouddha, ce qui lui assurait son exportation jusqu'en Asie.

En 1541, l'autorisation d'extraction fut donc donnée à des commerçants de Marseille, les frères Lenche, par le dey d'Alger, tout au long de deux cents kilomètres de côtes entre Bougie et La Calle. Mais les relations entre les deux souverains s'étant gâtées, la Sublime Porte fit reprendre en 1566 La Calle par son dey d'Alger.

Ce fut une guérilla incessante jusqu'au début du XVIIème siècle. Apparut alors un personnage haut en couleur, un Corse d'origine, établi à Marseille, Samson Napoléon. Il s'installa à La Calle qu'il fortifia indûment, au point que le port mérita le nom de Bastion de France. Il commença avec les cultivateurs et éleveurs voisins, important du bois

et de la viande, ce qui amena de bons rapports entre les deux populations. Mais il leur acheta du blé pour le réexporter, ce qui était interdit par le dey d'Alger qui le chassa.

La guérilla reprit tout au long du siècle. En 1768, la Compagnie Royale d'Afrique obtint pour la France la concession officielle de la pêche jusqu'en 1782 tandis que la concurrence faisait rage avec Tabarka, la voisine tunisienne, gérée par les Génois. Le statut des corailleurs à La Calle était d'ailleurs différent car ils n'avaient pas le droit de faire venir leur famille qui se repliait souvent sur l'îlot tunisien.

L'histoire de ces deux bases de pêche se caractérisa par une succession d'expéditions punitives et de prises d'esclaves par les deys et beys respectifs. En 1786, une Compagnie Royale, sœur de celle de La Calle, fut créée pour gérer les pêcheries du Cap Bon, par décret beylical mais connut les mêmes vicissitudes.



Bateau corailleur avec la croix de Saint-André

L'abbé Raynal qui a laissé un aperçu suggestif des mœurs et coutumes de la régence de Tunis au XVIIIème siècle, rapporte qu'à la belle saison, deux à trois cents bateaux de Siciliens, de Napolitains, Génois, Catalans, Corses et Marseillais se ravitaillaient dans les entrepôts de l'îlot de R'ba au large de Bizerte et y menaient une contrebande effrénée. Il fallait que le blé manquât pour que l'interdiction d'exporter fût sanctionnée car les recettes remplissaient les caisses du bey.

Quant au monopole du corail, il était contourné. Au XIXème siècle, le corail et le sel étaient recherchés par les marchands grecs. La situation

se prolongea jusqu'en 1860. La pêche périclita car les fonds avaient été ravagés.

Un peu auparavant, vers 1824, une société anglaise avait tenté de s'établir à La Calle mais elle n'avait pu obtenir l'exclusivité sur la côte algérienne et renonça. La conquête de 1830 renforça le monopole français du corail et La Calle devint le port de rassemblement des corailleurs de Tunisie et d'Algérie, soit deux cents à trois cents bateaux italiens venus quand la mer est calme, soit d'avril à septembre.

La Compagnie avait toujours pris soin de ses pêcheurs ainsi que le prouvent le mérite et la carrière du médecin-chef de son hôpital à La Calle. Le docteur Laurent Gay était un ancien maître de chirurgie de la ville de Marseille, réputé jusqu'à Paris et il devint jusqu'en 1817 le médecin personnel et le chirurgien du bey de Tunis, ce qui lui permit de se retirer fortune faite.

Après le Traité du Bardo du 12 mai 1881 et en vertu d'une convention particulière du 26 octobre 1882, la France obtint le fermage exclusif sur les côtes algéro-tunisiennes. Mais de 1889 à 1897, la pêche n'employait plus qu'une vingtaine de bateaux corailleurs. Enfin, elle ne fut plus pratiquée que par quelques pêcheurs de l'île de La Galite. La mode était passée, depuis le goût immodéré des Cours d'Europe -et surtout napoléoniennes- pour les parures et camées à l'antique. Les imitations en céramique firent le reste. L'usage excessif de la croix de Saint- André qui armait les pêcheurs, avait arraché les colonies de coraux. Le sang de la Gorgone s'était anémié.



Le port de Tabarca

Bibliographie

Marcel Amrouche - *Terres et hommes d'Algérie (1955- 1956)* in *Documents de la Radio - télévision française en Algérie (S.AP)*
Maria Christina Chatzionnou - *Tunis, a pole of commercial Mediterranean world during the 18th and 19th century attraction for greek merchants* (in *Communautés méditerranéennes en Tunisie*. Editions Faculté des Lettres, des Arts et Humanités de Manouba, 2006, Tunisie)
Abbé Raynal (1713-1796) - *Manuscrit inédit sur la Tunisie au XVIIIème siècle* (in *Revue Tunisienne*, 1948)

Annie Krieger-Krynicky a trouvé pour nous cet ouvrage sur les Tabarquins et il nous paraît intéressant d'en donner un compte-rendu à l'occasion de cet article

Les Tabarquins , esclaves du corail (1741-1769)

par Paulette et Claude Grenié

Les Indes savantes 2010 25euros

On connaît la route de la soie et celle des épices. La route du corail, moins connue, part des côtes de Tunisie ou de Sardaigne, passe par Alexandrie, Marseille ou Livourne, s'enfonce dans l'Afrique profonde, l'Asie où les Chinois l'échangent contre la soie pour ciseler les boutons arborés par les mandarins sur leur chapeau, s'élève jusqu'à l'Himalaya tibétain. Les Indiens troquent cette matière rouge, brillante inaltérable, issue d'un sang animal, la Gorgona, contre les diamants de Golconde.

En 1628, l'ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte déclare «Tabarca vaut un Pérou.» Ce petit îlot, accolé à la Tunisie, abritait les corailleurs qui extrayaient l'or rouge, marquant leur culte à la Madone en ornant sa statue de branches de corail.

De 1540 à 1746 les droits de pêche passèrent de l'Espagne au Bey de Tunis, une famille génoise chargée de la concession devant payer redevance. Après sa défaillance de paiement, le bey, en 1741, fit prendre d'assaut la forteresse et les Tabarquins furent emmenés en captivité. Mais, en 1756, les troupes du dey d'Alger, saccagèrent Tunis, renversèrent le bey et emmenèrent parmi les captifs près d'un millier de Tabarquins.

L'épopée du corail et les convoitises qu'elle alluma est racontée par les deux historiens, originaires de Tunis, dans un style très vivant. Grâce à leur érudition étayée sur des documents d'archives inédites et que leur dispersion rendait difficile d'accès, ils font revivre les tribulations des pauvres Tabarquins déracinés, esclaves du bagne et travailleurs de force, ou esclaves du Palais et passeurs entre deux rives car négociateurs hors pair, celles des filles, captives de harem ou faisant souche au bagne, des renégats ou des chrétiens fidèles, rachetés de mauvaises grâce car trop indépendants des grandes puissances chrétiennes mais rêvant toujours de la pêche au corail à Tabarca.

La pêche aux éponges

Myriam Harry



La Méditerranée c'est, essentiellement, la pêche au poisson mais à Zarzis ce sont les éponges que l'on traque au profond des rochers. Myriam Harry nous invite à cette partie de pêche.

Ce matin avec le vieux raïs à la pêche aux éponges. Mer saphirine, brise légère, ondes transparentes. Notre barque blanche a hissé sa voile orange. Vite nous dépassons le vieux fort espagnol, le petit cimetière maritime et les palmiers ensauvagés qui se penchent au bord de la grève pour boire l'eau salée.

Une aigrette, la tête fièrement levée, nous regarde, un œil de biais. Un héron gris s'envole, les pattes coupées. Djerba apparaît, puis des rochers, des rochers à grottes taraudées où l'eau tourbillonne aspirée, puis chante, chante avec une voix plaintive et ensorcelante.

- *C'est toujours dans ces fonds troués, dit le raïs, que vivent les éponges.* Il a sorti son seau à loupe. Assis à la proue, il l'enfonce dans la surface de l'eau.

Le mousse tient son harpon avec un geste de bel hoplite et regarde par dessus l'épaule du raïs dans le vase cylindrique. Un son guttural.

Le rameur tire ses avirons. Un autre son guttural. Le trident plonge. Un craquement dans les profondeurs et comme un chant d'angoisse... Une chose remonte, pâle, molle et élastique. Est-ce le sein d'une Sirène?

Par le trou du harpon on l'enfile dans une corde. Cela se contracte, pousse un soupir, rend un liquide blanchâtre — ô lait d'ondine! — tandis que de la roche que nous venons de quitter, s'élève une gerbe d'écume, comme une écharpe d'adieu.

Et ainsi, de récif en récif, nous naviguons.

Toujours la même manœuvre: l'œil du seau qui regarde, la secousse des rames, le beau geste antique du harponneur, la mystérieuse cueillette, et le chant tristement mélodieux de la grotte...

* La Tunisie enchantée — Myriam Harry



Deux expressions, dessins typiques de Brouty

La construction du port de Casablanca

Marie-Claire Micouleau

Ce fut une entreprise énorme qui a placé Casablanca au premier rang des ports de tout le continent africain avec, en 1962, un trafic de dix millions de tonnes.

En tout premier lieu, il convient de signaler que le port de Casablanca fut, de tout temps et jusqu'en 1932, année de la mise en service du môle de commerce, un port à barcasses. C'est-à-dire que les marchandises étaient d'abord descendues dans les barcasses, par les seuls moyens du bord, puis ces barcasses, menées à la rame, gagnaient le rivage où les cargaisons étaient alors débarquées manuellement.



Le port de casa en 1572

Une gravure de 1572 représente Casablanca. On retrouve l'anse de Sidi Belyout aujourd'hui remblayée, à droite la darse portugaise qui correspond actuellement à la forme du radoub, au milieu, le mur qui fermait le cimetière de Sidi Belyout.

En 1862 la Compagnie Paquet organisa un premier service de navires entre Marseille et Casablanca. À la fin du XIXème siècle, Casablanca

était devenue, suivie de près par Tanger et Essaouira (Mogador), la place portuaire la plus importante du pays.

En 1904, à l'initiative du sultan Moulay Abdelaziz, les autorités passèrent un contrat avec la société française, dénommée Compagnie Marocaine, pour la construction et l'aménagement d'un petit port destiné à abriter les barques qui servaient au chargement et au déchargement des navires et qui étaient fréquemment endommagées par le gros temps.

Le projet était modeste. Les cargos continueraient à se maintenir à 1000 ou 1200 mètres de la côte, mais deux petites jetées devaient être construites pour protéger un bassin de dix hectares, qui permettrait aux barques d'accoster plus facilement et de faire les manutentions en eau calme. En outre, elles seraient ainsi abritées de la grosse houle et des tempêtes d'hiver.



Le raz de marée dans la darse portugaise en 1913

Fin décembre 1912, un ouragan détruisit ou mit hors de service neuf barques et un remorqueur; dans la première quinzaine de janvier 1913, une série de tempêtes jetèrent à la côte cinq voiliers avec leur cargaison. Le 29 octobre 1913, trois navires qui n'avaient pas eu le temps d'appareiller étaient détruits à l'entrée du port entraînant la mort de huit personnes : le «Nana-Martini» (allemand), le «Livia» (espagnol), le «Misolongion» (grec).

Pour bien saisir l'ampleur des difficultés, on a intérêt à reprendre les extraits d'un article paru dans la Revue Générale des Sciences en 1912, sous la signature du directeur du Service Hydrographique de la Marine:

«On peut affirmer, contrairement à ce qui a été dit parfois, qu'il est impossible de créer sur le littoral occidental du Maroc, un port qui soit accessible aux navires par tous les temps, il faudrait pour dépasser la ligne des brisants, qui se forment dans les tempêtes, prévoir des jetées par des profondeurs et à des distances telles que ces ouvrages seraient irréalisables.»

Les houles les plus fortes se produisent deux ou trois fois par an, pendant les mois d'hiver, entre septembre et mars, où les creux atteignent parfois neuf à dix mètres. Elles arrivent très brutalement, atteignent leur maximum en quelques heures sans qu'aucun indice local bien net permette de les prévoir. Les dégâts qu'elles causent peuvent, dans certains cas, être considérables.

Cependant, par certains aspects, l'emplacement retenu présentait de réels avantages.

Le 25 mars 1913, à Tanger, devant la Commission des adjudications, furent adjugés les travaux du port.

Le groupe français, composé de la Compagnie Marocaine et de la société Schneider du Creusot, fut déclaré adjudicataire pour 44 110 000,00 francs au lieu de 50 millions de mise à prix.

La Grande Guerre a entravé la marche des opérations et entraîné de notables retards, essentiellement par manque de ciment. Cependant, en 1917, le port intérieur ou port à barcasses était, en fait, terminé. Après l'achèvement de la première phase en 1917, les travaux connurent un ralentissement dû à l'épuisement des crédits, provoqué par la dépréciation monétaire. En 1920, la grande jetée ne dépassait pas celle qui délimitait le futur môle du commerce, et 75 millions de francs devenaient nécessaires pour l'exécution de travaux supplémentaires.

Le chantier de construction du port de Casablanca a été, avant toute chose, un défi et une école d'énergie.

Ce chantier fut aussi, à la fois, un laboratoire et un modèle d'étude grandeur nature; les expérimentations durèrent cinquante années. Ce contact quotidien et de longue durée avec la réalité côtière, a permis d'atteindre un haut niveau de maîtrise du comportement des matériaux. C'est ainsi, qu'à peine achevée, la première phase de construction de la jetée avait été enlevée par une tempête. En 1921, le port allait

connaître, avec la découverte des gisements de phosphates de Khouribga, un tournant décisif. Il fallut donc faire vite.

Dès 1928, les navires qui se rendaient à Casablanca pouvaient mouiller dans le port en toute sécurité, sans craindre la houle du large, sans être obligés de lever l'ancre et de gagner le large par gros temps, sans risquer des avaries. Mais les opérations de chargement et de déchargement se faisaient encore sur rade et par barcasses.

Au cours de l'année 1929, la partie immergée de la grande jetée fut encore prolongée jusqu'au P.M. 2250, et le quai des phosphates totalisait alors 330 mètres de longueur.



Le môle du commerce en 1931

Le môle de commerce fut terminé en 1932. Avec sa mise en service, l'ère des barcasses s'achève. Les navires n'auront désormais plus besoin de ces intermédiaires et débarqueront directement à quai les marchandises. La jetée des phosphates fut achevée en 1934. En 1935, le quai à charbon était réalisé jusqu'au fond de darse, et la grande jetée atteignit le P.M. 2600 pour la partie sous-marine et le P.M. 2510 pour la superstructure.

Interrompus en raison de la Seconde Guerre mondiale, les travaux reprirent en 1946 par le chantier du tableau du môle Tarik et de celui du quai Sidi Belyout. La construction de ces ouvrages fut terminée en 1949. Une année plus tard, 200 mètres de quais du môle Tarik furent mis à la disposition des usagers.

Démarrés le 21 juin 1951, les travaux relatifs au môle des agrumes furent achevés le 13 août 1952, soit treize mois après l'ordre de service. Large de 220 m, ce terminal offrait alors à l'exploitant ses deux quais, Ouest et Est, d'une longueur de 400 m. Cette configuration ne devait plus changer. Et comme il a toujours été question de la prolonger, la digue Moulay Youssef n'a jamais eu de musoir.

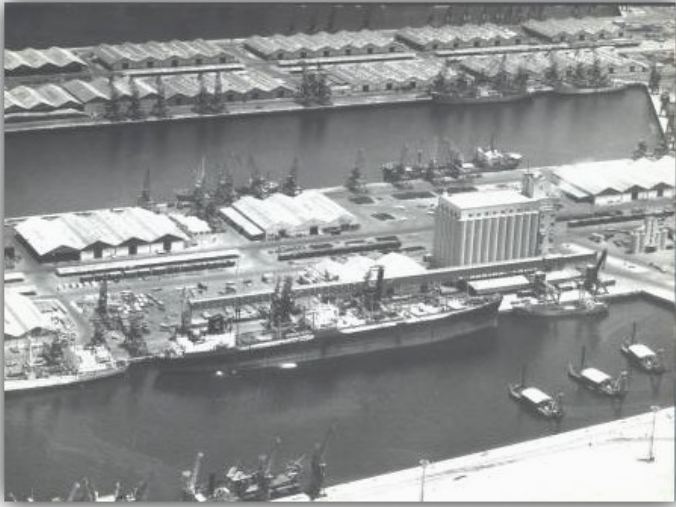


La forme de radoub (ancienne darse portugaise et futur môle Tarik) en 1954

En 1962, le trafic a été de près de 10 millions de tonnes, ce qui donnait à Casablanca le premier rang pour tout le continent africain.

L'outillage de l'entreprise comprenait, en période normale, trente et une locomotives, sept locotracteurs à pétrole et neuf cents wagons, un ponton mature de 60 tonnes, un grand chaland de 500 tonnes, des chalands-bascules de 350, 150 et 100 tonnes, trois remorqueurs, un engin bardeur, deux grues titan, sept bétonnières de divers types pouvant produire jusqu'à 900 tonnes de béton par jour.

Le personnel employé aux travaux variait naturellement suivant les époques, mais il dépassa toujours plusieurs milliers d'ouvriers et de manœuvres. En 1921 par exemple, il comprenait pour la construction et l'aménagement environ trois mille personnes.



Le port en 1968

Nouvelles aventures d'Ulysse

Homère

Il était une fois un roi qui s'appelait Odusseus (en latin Ulixes). Il régnait sur l'île d'Ithaque et il était Grec. Il s'embarqua avec ses nombreux vaisseaux pour la ville de Troie en Asie Mineure pour venger l'affront infligé aux Grecs (les Achéens) par le beau Pâris, fils du roi de Troie, qui avait enlevé l'épouse du roi de Sparte, la blonde Hélène.

Neuf années de siège eurent enfin raison de la ville de Troie et les alliés grecs purent enfin rentrer chez eux. Mais Ulysse, vainqueur, dut errer de nombreuses années sur les flots hostiles. Le dieu Poséidon l'ayant accablé de sa haine, jeta sur son chemin tous les obstacles que peut inventer un dieu. Heureusement, sa marraine Athéna veillait sur lui et le protégeait. Il triompha des enchantresses ; comme Circé aux belles boucles, ou Nausicâa aux bras blancs, et des monstres ignobles, Cyclope et autres et, enfin, sur son navire à la proue sombre, dont les voiles sont gonflées par un vent favorable, il arrive à Ithaque où Pénélope, son épouse si douce et si sage l'attend depuis dix ans.

Le passage que nous donnons ici relate l'épisode qui se passe dans le royaume de Circé mettant en garde Ulysse contre les sirènes.



Vu par un dessinateur inventif, Ulysse chez la divine Circé

Aussitôt parut l'Aurore au trône d'or. Je revins au vaisseau pour faire embarquer mes hommes et larguer les amarres. Ils prirent place à leurs bancs et frappèrent de leurs rames la mer blanche d'écume. A l'arrière du vaisseau à la proue d'un bleu sombre, un bon vent se leva et gonfla les voiles, envoyé par Circé aux belles boucles, la terrible déesse à voix humaine; ayant rangé tous les agrès, on n'eut plus qu'à laisser faire le vent et le pilote.

Le cœur plein de soucis, je dis alors à mes hommes : « Amis, je ne veux pas être seul à connaître ce qu'a prédit la divine Circé ; je vais tout vous dire, pour que nous affrontions la mort ensemble. Nous devons d'abord fuir les Sirènes², leur chant merveilleux et leur prairie en fleurs ; moi seul je puis écouter leur voix, mais vous m'attacherez pour cela, solidement, debout contre le mât, avec de grosses cordes et doublerez les nœuds si je vous demande de me délier. »

Ainsi longuement je les mis au courant, jusqu'à ce que le vent pousse notre solide navire près des Sirènes. Le vent tombe soudain, le calme plat règne sur les eaux qu'un dieu endort.

² Divinités monstrueuses qui ont un corps d'oiseau et une tête de femme; beaucoup plus tard on leur donnera une queue de poisson.



L'équipage debout cargue les voiles³ puis, s'asseyant aux rames, fait blanchir l'eau sous les coups du sapin⁴. Je coupe alors de mon glaive de bronze⁵ un gros gâteau de cire, j'en pétris les morceaux à pleines mains et, quand la cire est molle, j'en bouche les oreilles de tous mes compagnons.

Ils me lient pieds et mains, debout contre le mât, avec de grosses cordes, prennent place à leurs bancs et frappent de leurs rames la mer blanche d'écume. Nous avons beau redoubler de vitesse, notre rapide vaisseau n'échappe pas aux regards des Sirènes qui entonnent un chant harmonieux : «Viens ici, ô toi le fameux Ulysse, la gloire des Achéens⁶, arrête ton vaisseau pour écouter nos voix ! Jamais un noir vaisseau n'est passé par ici sans entendre les doux chants qui sortent de nos lèvres, et il repart, charmé et plus riche en savoir : car nous savons tout ce que, dans les plaines de Troie, Argiens⁷ et Troyens ont souffert par ordre des dieux⁸ et nous savons aussi tout ce qui se passe sur la terre nourricière.»

Elles chantaient d'une voix admirable, et mon cœur brûlait du désir de les écouter. D'un froncement de sourcils je donne à mes compagnons l'ordre de me délier, mais ils se courbent sur leurs rames tandis qu'Euryloque et Périphète viennent resserrer mes liens et doubler les nœuds. Quand nous sommes passés et que nous n'entendons plus rien, mes fidèles compagnons se hâtent d'enlever la cire de leurs oreilles et de me détacher. Mais à peine avons-nous laissé l'île derrière nous que je vois s'élever des vapeurs, d'énormes vagues accompagnées d'un bruit sourd. Mes hommes, épouvantés, lâchent leurs rames et le vaisseau s'arrête.

3 serre les voiles contre les vergues

4 les rames sont en bois de sapin

5 le bronze est le métal noble à l'époque d'Homère

6 les Grecs

7 habitants d'Argos, ils sont des Grecs

8 ce sont les dieux qui ont voulu la Guerre de Troie

Je vais alors de l'un à l'autre et je les exhorte au calme : « Mes amis, ce n'est pas le premier danger que nous rencontrons ; rappelez-vous celui du Cyclope qui nous tenait au fond de sa caverne par la violence et par la force ; mon courage, mon esprit de décision, ma subtilité nous en ont tirés.

Allons ! faites-moi confiance ! à vos rames ! frappez la mer ferme et profonde et nous verrons si Zeus nous permettra de fuir ce désastre. Toi, pilote, tu vois cette vapeur et cette vague, attention : fais passer le navire au large et évite l'écueil. »



Je dis, et ils écoutent mes paroles. Je ne leur parle pas de Scylla⁹, le monstre inévitable, car la peur leur aurait fait abandonner leurs rames et ils se seraient blottis au fond du bateau. Mais j'oubliais le conseil de Circé de ne pas m'armer; je revêts mes armes glorieuses, je prends deux longues piques et je me poste à la proue du navire. De là j'espérais découvrir la fatale Scylla en son antre de pierre, mais mon regard fouille en vain les roches embrumées. Nous entrons dans la passe en gémissant.

D'un côté attend Scylla, de l'autre la divine Charybde¹⁰ qui engloutit puis vomit la mer en la faisant bouillonner comme un chaudron sur un grand feu ; l'écume rejailit jusqu'à cacher les deux écueils ; puis le monstre aspire à nouveau l'onde amère, on le devine dans le gouffre bouillonnant d'où sort un effroyable mugissement, et, tout en bas, apparaît un fond de sable sombre. Mes hommes sont verts de peur. Et, pendant que, fascinés, nous regardons Charybde, Scylla arrache du vaisseau six marins des plus robustes ; je les vois enlevés en plein ciel, pieds et mains battant l'air ; ils hurlent, ils m'appellent pour la dernière fois ! et Scylla les dévore à l'entrée de son antre, et ils m'appellent encore, et ils tendent les bras vers moi dans cette lutte atroce !

9 fille de Poséidon, monstre à 6 têtes avec un corps de chien, qui habite une caverne près de l'actuel détroit de Messine

10 autre monstre marin, fille de Poséidon, qui passait pour engloutir les navires

Je vis alors la pire des horreurs qu'il me fut donné de voir en explorant les passes¹¹ de la mer. Une fois franchis les affreux écueils de Charybde et de Scylla, nous arrivons à l'île incomparable¹² où paissent les beaux bœufs au large front et les grasses brebis du fils d'Hypérion¹³, le dieu Soleil. Du large j'entends déjà meugler les bœufs dans les parcs et bêler les brebis, et je me rappelle les paroles du devin aveugle, Tirésias de Thèbes. Je dis alors à mes gens, le cœur plein de soucis : « Écoutez, compagnons, ce que Tirésias m'a prédit : nous devons éviter cette île du Soleil qui enchante les mortels, sous peine, selon lui, du plus affreux des malheurs. Allez ! doublons l'île et poussons plus loin notre noir vaisseau. »

Je dis, mais leur cœur se brisa, et Euryloque me répondit avec haine : « Tu es cruel, Ulysse. Ton corps de fer ne connaît pas la fatigue, et, quand nous tombons de fatigue et de sommeil, tu veux nous empêcher d'accoster à cette île où nous aurions pu préparer un succulent repas ! Tu veux que, sur-le-champ, dans la nuit qui tombe, nous partions errer dans la brume des mers. C'est la nuit que naissent les vents qui perdent les navires¹⁴. Cédons plutôt à l'ombre du soir, et préparons notre repas en campant près du navire. Demain, dès l'aube, nous reprendrons la mer. »

Il dit, et les autres d'applaudir. Sachant le malheur qu'un dieu nous préparait, je leur adressai ces paroles ailées: « Je suis seul contre vous tous, Euryloque, je dois céder. Mais jurez-moi, tous, par le plus puissant des serments, que vous ne toucherez pas aux troupeaux de bœufs et de brebis. Tuer une seule bête risquerait de nous être fatal. Contentez-vous des vivres que nous a fournis l'immortelle Circé. »

Je dis, et ils jurèrent. Dès que le serment fut scellé, nous entrâmes dans un port encaissé pour mouiller le navire tout auprès d'une eau douce. Mes compagnons débarquèrent et préparèrent avec adresse le repas du soir. Quand on eut calmé la soif et l'appétit, on pensa aux amis morts, enlevés par Scylla, et on les pleura jusqu'à ce que le doux sommeil vînt fermer nos paupières.

11 passages entre deux terres que les marins audacieux vont explorer

12 la Sicile

13 un des six Titans qui vivaient aux premiers temps du monde

14 les marins grecs descendaient toujours à terre pour la nuit

Quand la nuit fut aux deux tiers et que les astres baissèrent dans le ciel, Zeus Assembleur de nuées déchaîna un vent violent; d'affreuses rafales couvrirent de brume la terre et la mer, et la nuit tomba du ciel. Aussi, dès que parut la fille du Matin, l'Aurore aux doigts de roses, on tira le vaisseau pour le mouiller dans une grotte —où demeuraient des Nymphes! Je réunis mes hommes et leur dis: « Mes amis, nous avons à bord de quoi boire et manger; ne touchez-donc pas aux troupeaux, ce qui nous serait fatal. Car c'est un terrible dieu qui possède ces bœufs et ces grasses brebis, c'est le Soleil, qui voit tout, qui entend tout. »

Je dis, et leur cœur s'empessa d'obéir. Tout un mois, sans relâche, le Notos¹⁵ souffla. Tant que mes compagnons eurent des vivres et du vin rouge, ils ne touchèrent pas aux troupeaux, mais quand tout fut épuisé, il fallut se mettre en chasse et attraper ce qu'ils pouvaient de poissons¹⁶ et d'oiseaux, car la faim leur tordait les entrailles. Je m'enfonçai un jour vers le cœur de l'île pour prier les dieux et voir si l'un d'eux ne m'indiquerait pas le chemin du retour; quand j'eus perdu de vue mes compagnons, je me purifiai les mains, à l'abri du vent, et j'invoquai tous les dieux qui habitent l'Olympe, et ils me versèrent sur les yeux un doux sommeil. Euryloque en profita pour donner le funeste conseil : « Camarades, écoutez-moi ! Mourir est toujours cruel pour un homme, mais mourir de faim est bien ce qu'il y a de plus horrible.

Allons ! prenons les plus belles vaches du Soleil et offrons-les en sacrifice aux Immortels.

Si nous rentrons à Ithaque, sur la terre de nos pères, nous élèverons sans tarder un magnifique sanctuaire en l'honneur du fils d'Hypérion, le dieu Soleil, et nous y entasserons de précieuses offrandes. Et si ce dieu, irrité de la perte de ses bœufs aux cornes droites, veut nous perdre avec notre navire, je préfère périr d'un seul coup, la bouche noyée dans les flots, plutôt que de mourir lentement sur cette île déserte. »

Ainsi parla Euryloque, et les autres applaudirent. Ils se mettent à chasser les plus belles des vaches du Soleil, ils les cernent et cueillent les tendres feuilles d'un grand chêne pour invoquer les dieux, car on n'a plus d'orge blanche à bord. Après avoir prié, égorgé et écorché les

15 vent du Sud

16 les Grecs d'Homère n'apprécient pas le poisson; ils n'en mangent qu'en cas de nécessité

bêtes, ils détachent les cuisses, les enveloppent d'une couche de graisse et mettent par-dessus d'autres morceaux saignants. Comme on n'a plus de vin pour verser sur les victimes brûlantes, on fait les libations avec de l'eau, puis on fait griller tous les viscères. Quand les cuisses sont consommées, on mange les entrailles, on découpe et on embroche le reste de la viande.

C'est alors que le doux sommeil quitte mes yeux ; je regagne notre vaisseau et le bord de la mer. Mais quand j'approche du vaisseau recourbé, la bonne odeur de la graisse m'enveloppe, je gémis et crie vers les dieux immortels : « Zeus notre père¹⁷, et vous tous, dieux éternellement bienheureux, vous avez voulu mon malheur en m'endormant de ce cruel sommeil et en laissant mes compagnons commettre leur forfait ! » Quand j'arrive au navire et à la mer, je vais de l'un à l'autre et les accable de violents reproches. Mais il n'y a plus rien à faire ; les vaches sont mortes ; et les dieux nous envoient d'effrayants prodiges : les dépouilles se mettent à ramper, les chairs à meugler autour des broches ; on aurait cru la voix des bêtes !

Pendant six jours de suite, mes braves compagnons banquetèrent, car ils avaient pris les plus belles des vaches du Soleil. Et quand Zeus le Cronide¹⁸ nous donna la septième journée, le Notos¹⁹ s'apaisa, nous montâmes vite à bord, dressâmes le mât, hissâmes les voiles blanches, et en route sur la vaste mer ! Nous n'allâmes pas loin. Brusquement le Zéphyr²⁰ survint en sifflant dans de grandes rafales ; la violence du vent brisa les deux étais²¹ du mât qui se renversa et fit tomber tous les agrès à fond de cale ; en s'abattant sur la poupe, il frappa le pilote à la tête et lui broya le crâne. Zeus alors tonne et foudroie le vaisseau. Tous mes hommes, enlevés par-dessus bord, flottent autour du noir vaisseau, semblables à des corneilles mortes.

Quant à moi, je cours en tous sens sur le navire jusqu'à ce qu'une lame disloque la quille ; le flot l'emporte ; mais le mât en se brisant s'est

17 Zeus est le père universel

18 le fils de Cronos (le Temps)

19 vent du Sud

20 vent d'Ouest

21 gros cordages qui soutiennent le mât

couché contre la quille et un contre-étais, fait d'un morceau de cuir de bœuf, y est resté attaché ; je m'en sers pour lier ensemble le mât et la quille ; assis sur ces débris, je me laisse emporter au gré des vents mortels.



Ulysse et les sirènes

Le Zéphyr cesse alors de souffler en rafales, mais le Notos se lève et me met l'angoisse au cœur car il me ramène vers la mortelle Charybde. Elle est en train d'aspirer l'onde amère ; alors, prenant mon élan, je bondis jusqu'à un grand figuier auquel je m'accroche comme une chauve-souris ; mais impossible de poser le pied nulle part ni de grimper à l'arbre ; car ses racines sont très loin, et ses longues et grosses branches se déploient largement pour ombrager Charybde. Je m'accroche de toute mon énergie, attendant que ressortent du gouffre le mât et la quille ; mes vœux sont enfin exaucés : lâchant pieds et mains, je me laisse tomber au-dessus d'eux, je m'abats dans l'eau avec fracas, je me hisse sur mon radeau et rame des deux mains.

De là, pendant neuf jours, j'ai dérivé. A la dixième nuit, les dieux me firent aborder à l'île d'Ogygie²² où habite Calypso aux belles boucles, la terrible déesse à voix humaine, qui m'accueille en ami.

²² sans doute au détroit de Gibraltar

Hermès et la nymphe Calypso

Ulysse au plus profond de son périple a atteint l'île Ogygie, où vit la nymphe Calypso qui le retiendra prisonnier durant sept années. Les dieux de l'Olympe lui envoient Hermès qui ordonne à Calypso de le délivrer. Voici l'arrivée du messager divin.

Sans tarder, il lia sous ses pieds les belles sandales immortelles, en or, qui le portaient sur l'élément liquide ou sur la terre immense, aussi vite que les souffles du vent. Il prit la baguette, dont il endort, s'il lui plaît, les yeux des hommes, et en éveille d'autres de leur sommeil. Cette baguette aux mains, le fort Argiphonte prenait son vol. Ayant traversé la Piérie, il se laissa tomber de l'éther sur la mer; puis il s'élança au-dessus des flots sous la forme d'un goéland, qui, dans les replis dangereux de la mer inlassable, chasse les poissons, en mouillant ses fortes ailes dans l'eau salée. Sous cet aspect, Hermès se laissa porter par les vagues innombrables. Mais, quand il eut atteint l'île lointaine, il sortit de la mer violette et, sur la terre, il allait, jusqu'à ce qu'il eût gagné la grotte spacieuse, où habitait la nymphe aux belles boucles. Il la trouva chez elle.

Camus à Oran

Loin de *La Peste*, Camus sait parler de la mer à Oran



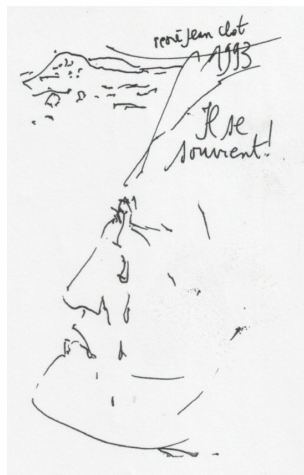
Avant d'y arriver, l'odeur de l'iode et des algues annonça la mer. Puis ils l'entendirent. Elle sifflait doucement au pied des grands blocs de la jetée et, comme ils les gravissaient, elle leur apparut, épaisse comme du velours, souple et lisse comme une bête...

Les eaux se gonflaient et redescendaient lentement. Cette respiration calme de la mer faisait naître et disparaître des reflets huileux à la surface des eaux. Devant eux la nuit était sans limite...

La Patrie de sel

C'est l'Algérie perdue de René-Jean Clot, amertume, regret mais amour extrême de la ville sur la mer.

Au sortir de la nuit les façades ressemblaient à des armures blanches gainées d'or. La mer au loin scintillait dans une étendue vibrante, elle était un tissu suave qui allait s'enflammer d'un moment à l'autre. La belle ville ! Le vitrail jaune du soleil, les murs aux ombres bleues, les carrelages rouges, tout était gai en elle ! La beauté de la rade était pareille à un hiéroglyphe de sel au-dessus des terrasses roses où séchait la lessive de la famille Martinez.



Dessin de René-Jean Clot

La mer adorable

Louis Bertrand

Nous allions ainsi, parmi les fleurs printanières et les lueurs épanouies du couchant. La glace unie de la mer réfléchissait les couleurs du ciel avec une insolite magnificence. La mer était adorable en cette minute. C'était une étoffe de rêve, une vaste moire miraculeuse qui eût emprunté aux pierres et aux métaux les plus rares leurs scintillations et leurs transparences et qui eût pris à toutes les aubes et à tous les levers de lune l'enchantement de leurs clartés les plus irréelles.

Sur le bord, elle avait le luisant et les phosphorescences de la nacre. Au large, frissonnait une nappe diffuse, d'un mauve indéfinissable, où se mêlaient le gris tendre des perles et le bleu spectral des lampes électriques au moment où elles s'allument ; et, parmi ces apparences liquides et chatoyantes, tournoyaient des volutes de soie blanche, qui s'embrasaient de lueurs orangées et qui, vers la zone enflammée de l'horizon, se perdaient dans une rougeur de brasier mourant.

Et tout cela s'apaisait au sein d'un grand lac de clarté, surpassant, par les jeux innombrables de ses colorations, les éclairages fantastiques des fontaines lumineuses. Sous le réseau des couleurs, on sentait la présence d'un élément mobile, multiforme et insaisissable. C'était l'hymen chimérique de l'eau et du feu, — on ne sait quoi d'éclatant, de délectable et de musical, où s'unissait la vivacité de la flamme avec la fraîcheur des vagues et la modulation sans fin des grèves marines.

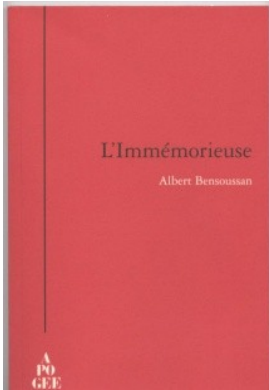


Le port d'Alger au début du XXème siècle



Une escale au port, aquarelle de Francisque Noilly

Repères bibliographiques



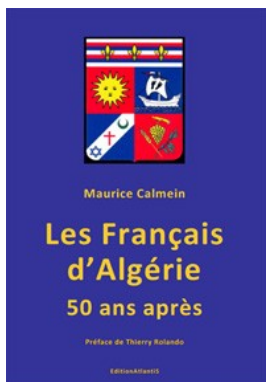
L'Immémorieuse

par Albert Bensoussan. Éditions Apogée

« Quand on naît dans une ville, on n'est que de cette ville. » Ainsi parle Albert Bensoussan dans son dernier opus qui s'intitule *L'Immémorieuse*. La ville c'est Alger, cette divorcée de 1962 qui a cessé toute francité. La femme c'est Marlé connue au sortir de l'exode et qui l'accompagna dans sa vie rennaise jusqu'à l'ultime souffle de janvier 2012. Rennes, capitale d'exil, Alger cité ombilicale. Marlé l'épouse d'ici, Garance, la fiancée de « Là-bas ». Dans ces entrelacs de deux villes, de deux femmes, l'auteur aux accents bibliques et au lyrisme de ces sud-américains, qu'il a tant côtoyé en traduisant leur verbe hispanique, nous convie à un enchevêtrement poétique où la perte de la femme aimée et du pays natal perdu, forment une trame où nichent de savantes digressions sur le hasard des destins, un rival neutralisé, un enfant œdipien, des amis de nos jours, des connaissances du passé qui se succèdent en ombres chinoises. Tandis qu'une immense peine hante toute la perspective du récit. Nos œuvres écrites nous survivent, mais quel déchirement que de les voir quitter les étagères familières de l'épouse défunte pour s'en aller reposer dans les rayons uniformes d'une

bibliothèque universitaire. Le deuil a frappé Albert et quel exutoire que d'avoir tatoué son affliction sur la blanche peau de cette Immémoriale.

Alain Amato.



Les Français d'Algérie, 50 ans après

par Maurice Calmein. Éditions Atlantis 400pages 27 €

Préface de Thierry Rolando (Président du Cercle Algérieniste)

C'est une somme que vient de publier Maurice Calmein , une somme quasi-exhaustive sur l'histoire des Français d'Algérie depuis 1962. Un véritable «monument» au sens premier du terme , où des réponses précises et parfaitement documentées viennent compléter des informations sporadiques ou tendancieuses, voire donner de nouveaux renseignements.

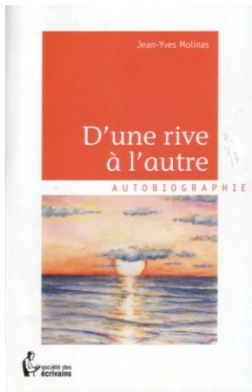
De l'étude psychologique aux conditions matérielles de la « réinstallation » des Pieds-noirs, des relations parfois houleuses entre l'Etat et les rapatriés, aux dossiers sensibles sitôt refermés qu'ils sont ouverts, tout est passé en revue de l'histoire et de la situation des Pieds-noirs et des Harkis depuis 1962.

Maurice Calmein avait déjà rendu compte des associations Pieds-noirs et de leur combat en 1994 (Edition SOS Outre-Mer), ici c'est un relevé sans concession de la multiplicité de ces organismes et de leurs rivalités, mais aussi une reconnaissance de la légitimité de leur combat parfois désordonné, mais tellement essentiel au sein d'une patrie sans mémoire.

Le livre s'achève sur une ouverture : « de nouveaux regards », « des mains qui se tendent », « des historiens honnêtes » qui augure bien de la pérennité de la culture et de l'âme de la France des Pieds-noirs.

Un livre plein d'espoir, un livre de mémoire pour ceux qui auraient oublié..

Marie-Claire Micouleau



D'une rive à l'autre, autobiographie

par Jean- Yves Molinas . Société des écrivains, 26 euros

Jean- Yves Molinas est né à Alger en 1947 et a été ordonné prêtre en 1988. En avril 2009 il est nommé prélat d'honneur du Pape Benoit XVI après avoir été vicaire général du diocèse Fréjus Toulon en 1999. Dans ce livre il se raconte et parle avec amour de sa famille et de son pays l'Algérie. C'est un témoignage touchant de sa souffrance et des souvenirs poignants de ce pays perdu, avec la somme des joies et des chagrins de ses deux rives. Tout cela avec l'amour de Dieu toujours présent.

Femmes de destin(s) l'Algérie française au féminin

par Robert Saucourt . Collection Xénophon . Atelier Folfer éditions B° 20047 28 260 Anet. 22 €

En général l'histoire s'intéresse plus particulièrement aux hommes, les femmes étant surtout mentionnées comme compagnes de ceux qui

ont fait cette histoire et s'y sont illustrés. L'auteur a trouvé dans sa propre famille une autre inspiration et a voulu redonner consistance à des destins féminins et courageux. Des femmes qui n'ont pas toujours eu la vie facile ou privées d'hommes peut-être plus forts qu'elles mais aussi moins courageux. Arrière-grand-mère, grand-mère et mère ont raconté leur histoire que l'auteur nous transcrit ici en un hommage mérité.

Tesselles d'histoire. Livres propos au XXI e siècle

Par Geneviève de Ternant II Tomes

Tome I Vingt ans d'éditoriaux et autres textes

Echo de l'Oranie (1980 - 2004)

Tome II Livres propos au XXI e siècle

Site et Veritas 2000- 2011

Editions Jacques Gandini

Le compte rendu de ces ouvrages sera fait de façon détaillée dans le prochain numéro mais il nous a paru intéressant de faire connaître ce travail dès maintenant.

Grand- Père a tué deux colons

Par Jean - Pierre Lledo

8 mai 45 en Algérie, plus DVD, Atlantis, 29 euros

Jean Brune et Albert Camus , Deux écrivains pieds - noirs

Wolf Albes, Collection France - Algérie, 14 euros

Les Oranges amères de Blida

Par Henri Mazzariono . Atlantis 17 euros .

Ces trois livres sont à commander à Wolf Albes , 3 rue des Syro
26 790 Bouchet

Les noyaux d'abricots

Par Aldo Furnaro. Editions Bénévent. 14 euros, 50 centimes

L'auteur situe son récit entre la Tunisie, la France et l'Italie au gré
d'expulsions douloureuses .

Jeanine de la Hogue

Jacques AUGARDE



Agen 1908 - Paris 2006

Jacques Augarde a été l'un des derniers aventuriers du siècle dernier, tour à tour guerrier, poète, écrivain, homme politique, passionné par la vie et par les hommes, animé d'un dévouement inaltérable envers ses contemporains.

Il fut un des fondateurs et son premier président de notre association Mémoire d'Afrique du Nord.

On trouvera sa **biographie** par Odette Goinard sur le site, section Biographies.

Voici la liste de ses œuvres :

Jasmin, Albert Messein, Paris 1933

La longue route des Tabors, France-Empire, Paris 1933, porté à l'écran en 1953 sous le titre *Tabor ou les Lions de l'Atlas* (mise en scène Georges Péclet)

La Migration Algérienne, Hommes et Migrations, Paris 1970

Bougie, un rêve kabyle, présentation, Les Français d'ailleurs, Montpellier 1990

Mare Nostrum

Pastiche librement inspiré de Victor Hugo

Oh! Combien des ouagliounes¹, combien des salaouètches²

Qui z'ont pris l'bateau pour s'en aller chez Dache

Pis qu'dans c't horizon, malheur y s'sont perdus!

Combien qui z'ont disparu, la mort de leurs oses...

La mer la pôvre elle a un fond, la nuit la pôvre elle a une lune.

Sous l'océan tchégate, laisse les y qu'y dorment!

Combien de maalems³ vec leurs yaouleds y sont partis!

La baffagne vinga qu'elle s'les a bougés.

Un coup de zef et adios la casserole!

Qui c'est qui connaît ça qui leur est arrivé ?

Chaque vague qui passe, elle emporte qéq soge

Une c'est la pastéra, et l'ôt c'est les pêcheurs.

Va sa'oir leur sort, pôv cabesses perdues

Dans les zétendues, rien qu'vous roulez

Du front vous tapez dans les blocs, les djoblosses⁴, la caillasse.

Oh, combien des adjouzas⁵ ridées!

Combien des ouelos et des ouelas

Que rien qu'un rêve y zavaient

Qu'oilà qui sont tombés caô des sur la plage,

A force qui z'attendent ceux qu'jamais y reviennent!

Jean Monneret

Texte en pataouète



1 gamin. 2 louette dégoûrdi. 3 patrons. 4 rochers. 5 vieilles

